

Henry MAISONNEUVE

Feuilleton du FIGARO du 9 AVRIL 1914

ABSENT

Le village du Valais, en Cesson, près de Saint-Brieuc, disperse capricieusement ses maisons sur la côte, sans aucun souci de l'alignement. Les coquilles amoncelées dans les cours/ les filets qui drapent les murs de leurs grandes toiles d'araignée, les débris goudronnés de barques employés dans la construction des appentis : tout y rappelle la puissante voisine, la mer.

La tour de Cesson domine les chaumières comme elle faisait celles de ses anciens vassaux. Ses ruines robustes, qui survivent à tant d'édifices beaucoup moins anciens, semblent défier les tempêtes sur leur proue de rochers où se brisent les vagues. Sous ce petit promontoire hérissé de pins, l'embouchure vaseuse du Légué s'ouvre à quelques vapeurs et à l'essaim des barques; de pêche.



Dans les champs, des laboureurs taciturnes travaillent côte à côte, sans échanger une parole pendant des heures, gagnés par le grand calme de la terre. La vie des habitants du village, cultivateurs ou marins selon les saisons, tient dans un espace étroit, coin de terre aimé, où les matelots, après avoir couru le monde, reprennent sans transition et sans regret cette existence restreinte, si différente de leurs courses lointaines. Ces coureurs des mers deviennent des planteurs de choux et des pêcheurs qui ne perdent plus de vue la côte où niche leur village.

Tous les habitants du Valais sont plus ou moins parents. Ils forment une sorte de clan fermé aux étrangers. On s'ignore et s'aime peu de paroisse à paroisse. Un particularisme de clocher parque chacun dans son clan. Celui du Valais est composé presque entièrement de trois familles très prolifiques : les Valorai, les Malaire et les Navour. De là des parentés, des cousinages à l'infini. De là aussi des sobriquets pour distinguer les Jean et les Françoise de la même tribu. Comme les noms propres à leur origine, aujourd'hui confuse,

ces surnoms rappellent certaines particularités physiques ou morales, une anecdote, un ridicule, avec une malice villageoise ou une certaine gauloiserie.

Au retour de Madagascar, où il avait gagné les fièvres, François Dual était revenu au pays, en congé de convalescence. L'expression énergique et franche, l'allure dégagée, sans pose, il portait avec aisance son uniforme de quartier-maître. Il serait second maître bientôt, plus instruit que ne le sont d'ordinaire les sous-officiers de la marine. Sa sœur Juliette, chez laquelle il descendait, était mariée à Pierre Navour, un peu cultivateur, mais surtout pêcheur, brave garçon laborieux et relativement sobre, dans un village où la sobriété est une assez rare exception.

Dual revit avec un plaisir attendri ce village natal où il viendrait finir ses jours avec une pension de premier maître. De grandes haies d'épines à peine reverdissantes bordait le chemin qu'il suivait. Une floraison de linges y séchait, au souffle de la haie. On y voyait aussi des vêtements d'hommes dont les rapiècements les plus fantaisistes de forme et de couleur attestaient le plus complet dédain de l'élégance.

A côté d'un hangar primitif, toit de branchages sur quatre poteaux, ressemblant à quelque construction des îles océaniques, voici la maison de la veuve Navour, belle-mère de Juliette. Ses trois filles, Marie-Louise, Rose et Françoise sont « cocouses », pêcheuses de coques. Quelque temps qu'il fasse, elles vont à plusieurs lieues souvent, sur les grèves, gratter le sable de leurs faucilles, ou « coquoires », pour en extraire les coques, qui s'envoient au loin et ne se trouvent en abondance que dans les baies de Saint-Brieuc et du Mont-Saint-Michel.



Grand'mère Navour est une vieille femme qui a été fort bien. D'ordinaire, un mouchoir en marmotte, selon la mode du pays, encadre son visage avenant. On le dirait détaché de « l'Accordée de village ». Son sourire montre encore de jolies dents. Les habitants du Valais ont presque tous une denture saine, qui embellit les jeunes filles, souvent séduisantes aux jours fugitifs de leur fraîcheur, vite bannie par le hâle. Chez la grand'mère Navour, il y a toujours un grouillement d'enfants à joues rondes, mis comme de petits vieux.

Puis c'est la très vieille maison de Fanchon Malaire, son bonnet de chaume enfoncé sur les fenêtres. Un pignon penche comme un dessin d'enfant. Les joubardes, qui aiment les demeures pauvres, fleurissent délicieusement le toit de paille brune. Le mari de Fanchon a péri en Islande. Il lui reste un fils, Jean, que la mer attire à son tour. A quatorze ans; il tend déjà des lignes de fond. La

courageuse veuve vit de son champ et de la grève, son autre champ. Chez elle, les soirs d'hiver, se tient une «filerie», veillée qu'anime son caquet alerte, sans méchanceté.

La maison de Pierre Navour, le beau-frère de François, la plus confortable de ce coin de village, annonçait l'aisance. Elle avait un premier étage, ce qui est rare au Valais. Les murs, rayés de blanc par un frais recrépissage, étaient entretenus avec soin, comme les flancs d'une bonne barque souvent calfatés. Dans la cour, des hottes contenaient des huit cents mètres de lignes garnies d'hameçons, de brasse en brasse, et enroulées dans un tel ordre que jamais elles ne s'embrouillent. Un mât de rechange s'abritait sous un hangar, avec un foc qu'on venait de teindre en brun.

La proue d'un doris était transformée en cage à poules, à l'aide d'un grillage. Le groin renflant et bourru d'un porc agitait la porte d'une étable. Une autre étable renfermait des lapins attablés en rond autour d'une botte d'herbes. Leurs hautes oreilles et leurs babines fendues s'agitaient en mesure, d'un petit mouvement pressé. '

Juliette, épaissie par la maternité, était fort occupée de ses plants d'oignons, car c'était la saison où viennent en acheter les gens de Langueux, gros gaillards finauds et rougeauds de type normand, dont les longs marchandages se terminent d'ordinaire à l'auberge.

Chez les Navour, Dual avait un cabinet blanchi à la chaux comme un marabout. Sur sa blancheur nue et gaie un miroir à barbe mettait une lueur chaude. A côté, la belle chambre conjugale présentait un luxe naïf et sans goût. La cheminée évoquait un reposoir de Village, avec ses chandeliers de nickel flanquant des fleurs sous globe qui ne pouvaient produire aucune illusion. Des photographies montraient des marins de l'Etat groupés, la main sur l'épaule du voisin, en des poses guindées et avantageuses. L'un d'eux avait eu l'idée saugrenue de placer sur ses genoux un chat de plâtre, tandis qu'un quartier maître sentimental tenait gauchement une mandoline.

Quand on marchait sur le plancher, la grosse verrerie du buffet, luisant de vernis, avait un frémissement entrechoqué.

II

François dut suivre son beau-frère à l'auberge, pour ne pas le froisser, l'usage exigeant que les marins en permission y rejoignent les camarades. S'il s'y était par trop dérobé, on l'aurait accusé d'être fier, de faire le monsieur.

L'abus de l'alcool était le plus grand défaut des habitants du village, si braves gens d'ailleurs, si travailleurs et courageux. Ils ne se doutaient point du mal qu'ils se faisaient à eux-mêmes, s'imaginaient que l'alcool suppléait à l'insuffisance de nourriture, était le soutien nécessaire à leurs forces dans leur vie d'extrêmes fatigues. Essayer de leur prouver le contraire n'aurait rencontré que des incrédules.

Dual revit la vieille auberge enfumée tenue par le père Frédéric, ancien timonier. Contre la façade s'appuyaient des filets dont les propriétaires, des « chevrouses » s'abreuvaient longuement. Femmes et hommes des grèves et des flots étaient là, attablés devant des bols de cidre ou des verres d'eau-de-vie. Ils sortaient le pas moins sûr, en s'essuyant les lèvres du revers de la main. Les tables mal torchées gardaient un aigre relent et des ronds humides. Les conversations roulaient bruyamment sur les armements prochains, les bancs de maquereaux, les ravages des « has » et des « maraiches ». On parlait avec peu de sympathie des chalutiers de l'autre rive du Légué. La rivière faisait entre les deux tribus de pêcheurs comme la frontière de peuplades rivales.

— Tiens, voilà François. Ohé ! François, qu'est-ce que tu payes ?

Des poissonnières à voix enrouée l'appelaient; la Michaud, épouse d'un Terre-Neuvas; la Brûlée, dont le mari se tuait à gagner le pain de sa famille dans une mauvaise barque qu'il ne pouvait plus faire réparer, faute d'argent, sa femme buvant tout.

Au sortir de l'auberge, où il laissa son beau-frère, Dual reprit sa promenade par le village.

— Bonjour donc, mon gars, lui cria de son clos tante Lalueette.

Figure rustique, l'air reposé et paisible, d'une propreté de linge et de vêtements qui donnait à sa vieillesse un aspect de fraîcheur, elle paraissait d'une autre race que celle de ces femmes des grèves, un peu bohèmes, qui ont la nostalgie du sable et se plaisent à vagabonder librement parmi les rochers et les « filières », les jambes nues, les vêtements mouillés, l'épaule chargée de lourds filets.

Tante Lalueette paissait sa bonne vache, la Blonde, en tricotant un gros bas de laine, tandis que son fils, dans leur clos, remuait la terre à lourdes pelletées.

Il reste à tante Lalueette quelques dents jaunes et bombées à la mode chevaline, qui branlent quand elle parle. Elle emploie beaucoup de « j'avions » et de « à ce que je crayons ». Elle dit « tourjou ». Son patois renferme

beaucoup de mots de l'ancienne France. Elle ressemble à sa vache par la placidité du regard, et l'on est presque surpris de ne pas lui voir aux lèvres quelques brins d'herbe mâchonnés.

Elle est dévote et aime beaucoup monsieur «le recteur». Comme maintes paysannes, elle attend la mort avec une profonde sérénité, une sorte de résignation animale à la loi obscure du trépas.

Depuis longtemps, elle prépare sa toilette de morte. Elle veut que son cadavre soit « bravement » vêtu et que sa « chapelle », comme on appelle ici la chambre mortuaire, lui fasse honneur, soit arrangée selon la meilleure mode du pays. C'est la seule coquetterie de tante Lalette. On dirait qu'elle a presque hâte de revêtir ses beaux « affûtiaux » funèbres, tant elle en parle avec complaisance.

— Eh bien ! Mon gars, tu vas devenir second maître, à ce que j'ai ouï.

— Je l'espère, tante Lalette.

Tout le village, par une coutume de politesse, l'appelait « ma tante ».

François se promena sur un tertre qui domine une anse vaseuse. C'était là qu'il avait appris à nager. Les enfants du village, dès qu'ils savent se tenir sur leurs jambes, se traînent vers la mer comme de jeunes crabes. Des fillettes, avec dans les bras des marmots pas beaucoup plus petits qu'elles, descendent laborieusement les falaises par des sentiers périlleux, au risque de se briser le crâne.



L'inconscience du danger rend leurs pas plus sûrs comme celui des somnambules. Toute cette marmaille s'amuse avec des riens : coquilles, os de sèches, goémons racornis comme de vieux cuirs, balayures des vagues abandonnées sur le galet par la marée. De futurs marins font voguer sur des miroirs d'eau de petites barques à pauvres voilures taillées dans des chiffons : barques et marins en raccourci.

Que de fois, sur les grèves, Dual avait assisté à la pêche des mulets par les Cessonais dévalant des falaises à l'appel des guetteurs ! Dans la bourse alourdie des filets halés sur le sable, les poissons s'entrevoyaient comme des pièces d'argent.

En face du tertre, sur l'autre rivage de la baie, François revit des côtes où il avait souvent erré, cherchant parmi les roches à chevelures de goémons des

crabes crochus qu'il s'amuse à taquiner du bout d'un bâton, pour leur faire entrechoquer leurs pinces avec un petit bruit sec et rageur.

Là-bas, c'est la côte d'Erquy, le Verdelet, Morieux, l'anse de Tréfontaine où dormait le doris des « Trois frères ». Le clocher d'Hillion s'estompait dans la profondeur du paysage. Souvent, par delà les grèves, il répandait ses sonneries emportées par le vent : Angélus paisibles glas qui prennent une étrange expression de mélancolie dans la majesté grave des horizons.

Sur la plaine grise des sables, des caravanes de « cocouses », toutes petites par le lointain, s'en revenaient vers Cesson et des groupes de « chevrouses », filles lestes, jupe troussée sur leurs jambes nues, le filet replié sur l'épaule, le grand filet en X dont elles écument les « filières », à la recherche des crevettes, « la chèvre » qui doit servir d'appât.



A l'entrée du Port Glé, François reconnut les trois sœurs Navour qui approchaient : Marie-Louise, Rose et Françoise. Elles portaient encore leurs grosses et courtes bottes des temps froids (tiges de cuir sur des sabots), qui, avec les mouchoirs en marmotte sur leurs têtes, leur donnaient l'air de Russes. Sous la toile bise des sacs mouillés saillaient les formes arrondies des coques, comme des noix, dans la petite charrette cahotante. ..

— Hue ! Mélanie...

Les grêles sabots de l'ânesse écorchèrent nerveusement le raidillon au sortir de la grève. Les trois sœurs poussaient la charrette au pas lourd et traînant de leurs bottes. Dual leur donna un coup de main. Elles s'éloignèrent paisibles, l'une les poings aux hanches, les autres tricotant pour tromper le chemin.

III

A l'entrée du chenal, les bouées en forme de toupies reposaient sur le flanc, dans la vase, où bientôt les reprendrait le ballotement du flot. Une pauvre vieille, malgré la froid, les reins ployés sous une hotte, rentrait appuyée sur son bâton. Dans la terre jaune d'une falaise sont creusées des niches où attendent les sabots des pêcheurs et leurs bas, qui demeurent là des demi-journées. Ces humbles choses exposées avec confiance ne sont jamais volées.



Quelques hommes bêchaient un sable vaseux à odeur d'iode et d'œufs pourris, pour y cueillir de gros vers noirâtres, dont on chausse les hameçons des «arouelles». A manier ces vers âcres, les doigts prennent un aspect sucé, la peau usée, jusqu'au sang éprouve une brûlure lancinante.

Dual gravit un coteau vers la tour. La marée montante glissait sournoisement dans les filières et les creux des pointes enveloppantes. Sur, la grève plate ses ondes s'étendaient à petites rides, comme la pâte d'une galette bretonne sur la «galetière». Une fumée de torpilleur en manœuvre, du côté de Dahouet, barbouillait faiblement l'horizon.

Au sommet d'un promontoire s'ouvrait une immense perspective de ciel et d'eau, de côtes, s'effaçant par gradation dans les teintes vaporeuses. A gauche, dominant l'estuaire du Légué, des collines chargées de villages comme des rochers de moules. Un petit phare, au bout d'un môle, dresse sa lanterne protectrice. Sur l'écran du ciel, les ailes des mouettes dessinaient des accolades.

Dans la vase qui ourle l'embouchure de la rivière avec des rondeurs molles d'oreillers, dormaient sur le flanc des chalutiers désarmés, dont les marins étaient à la grande pêche de Terre-Neuve ou d'Islande.

Franchissant une barrière, François entra dans un bois où les pins dominaient. Entre les arbres s'encadrait le bel horizon, repoussé, plus profond. Des verdure sombres, émergeait la tour cassée, comme un obusier brisé par une explosion.

Les éperviers y remplaçaient les hommes de proie et décrivaient au-dessus des côtes leurs cercles fascinateurs. Auprès des sables et des falaises nues, ce fouillis de verdure paraissait plus délicieux.

De revoir ce coin de pays, sa petite patrie, comme le cœur de la grande, causait à Dual une émotion où se mêlait une ardeur de jeunesse, l'image d'une jeune fille avec qui il ferait bon vivre, dans ce village peuplé de parents et d'amis.

Les souvenirs, les habitudes, les traditions, une harmonie de son être avec les vivants et avec les morts l'y attachaient par des liens forts et profonds

IV

Jeanne Ressart était une jolie fille aux beaux yeux un peu tristes. Son sourire rare et discret avait un charme infini. Sa mise était d'une institutrice pauvre, tirant parti avec goût de la simplicité qui convient à sa situation. Un rien lui allait et la parait. Sa grâce naturelle aurait résisté à la toilette d'une

quakeresse. Quelques fleurs sauvages dans des gargoulettes d'Algérie, rapportées par son père, ancien premier maître de marine, donnaient à son intérieur modeste une nuance d'élégance.

Brutal, ivrogne, vantard et querelleur, tyran domestique, le père de Jeanne avait rendu très malheureuse l'institutrice qui commit l'amoureuse folie d'épouser ce bellâtre. Jaloux sans le moindre motif, de cette jalousie maniaque, qui s'ingénie à torturer, il abusa cruellement de la faiblesse qui lui livrait cette pauvre créature. Depuis qu'il avait pris sa retraite, il s'était mis à boire.

L'air « sous-off », on voyait qu'il avait été beau garçon et qu'il s'en souvenait. Desséché, le teint blême, le regard impérieux et dur sous des sourcils épais et bas, il avait une figure de geôlier. Un ruban fané de la Légion d'honneur ornait amplement sa boutonnière. Ce cerveau brûlé était brave. Lâchement cruel envers sa femme, il avait plusieurs fois exposé sa vie en des actes de courage.

Sa femme était morte jeune. On chuchotait dans le village que ce pouvait être le résultat d'un coup de pied dans le ventre. On remarqua ensuite que Ressart paraissait plus sombre, comme hanté de remords qu'il cherchait à étourdir dans les auberges. Mais personne n'aurait osé le dénoncer, tant on le redoutait

Chaque fois qu'il allait en ville toucher sa pension, il rentrait ivre. D'ordinaire, en cet état, il marchait assez droit, « portant bien la toile », ne trahissant l'ivresse que par le morne éclat du regard et l'irritation pâteuse de la voix. Selon la coutume, les vétérans de la marine, ces jours de paye, s'attardaient fort dans les auberges. On y retrouvait des camarades d'autrefois, du temps des vaisseaux à trois ponts et à hautes voilures; on parlait de campagnes à bord de bateaux réformés, eux aussi, de voyages autour du monde. Au trimestre suivant l'un de ces vieux manquait, parti pour le dernier voyage.

V

A une fenêtre de sa petite maison, Jeanne cousait devant le vaste horizon de la baie. Sur les tertres dominant les falaises paissaient quelques-unes de ces ânesses sobres et courageuses qu'on aperçoit un peu partout dans les paysages du Valais, avec leurs formes grises de grands lièvres et leurs attitudes qu'on dirait pensives.

Surveillée jalousement par son père, qui reportait sur elle un peu de la défiance tyrannique dont il avait opprimé la mère, elle enviait ces pêcheuses

qu'elle voyait partir vers les grèves d'un pas alerte, l'air insouciant. Attachées à leur dur métier, si peu rétribué pourtant, ces femmes préféraient leurs fatigues et leurs courses errantes à l'emprisonnement et à l'air fade de l'atelier.

Levant les yeux de dessus sa couture, à un bruit de pas, Jeanne reconnut Dual dans le chemin. Il la salua d'une façon cordiale et familière. Par la mère de Jeanne, il y avait entre eux un vague cousinage, où s'ajoutait une camaraderie d'enfance. A son approche, elle rougit faiblement. Pour causer, elle ouvrit la fenêtre. Ils n'osaient plus se tutoyer comme autrefois. Ce changement maintenait entre eux quelque gêne.

— Resterez-vous longtemps au pays ?

— Quelques mois. Ce congé, je l'ai bien payé de la fièvre.

— Vous revenez de chez les noirs ?

— J'en aime davantage les blanches, dit-il en riant. J'espère qu'on vous verra souvent...

Elle murmura, inquiète :

— Voici mon père.

Contre son habitude, Ressayart n'était pas ivre ce matin-là. Il rentrait et s'arrêta à causer avec Dual, qui s'imposait envers lui, pour sa fille, beaucoup de déférence.

— Toujours en congé, mon garçon.

— Voilà près de trois ans que je n'étais revenu. »

— De mon temps, l'on restait davantage à la mer, et l'on n'en valait peut-être pas moins, malgré les prétendus progrès d'aujourd'hui. Un joli gâchis, votre marine, avec ces sales usines que sont à présent les vaisseaux !

Le ton de Ressayart devenait agressif. Il n'avait guère de sympathie pour ce freluquet qui n'aimait pas à boire et qui devait mépriser les anciens comme des encroûtés. Il éprouvait cette sourde jalousie de l'« oreille fendue » envers le successeur jeune et de bel avenir, qui avance plus vite que lui. François ressemblait à quelqu'un dont autrefois, très à tort, il crut sa femme éprise.

Il dénigra le métier de marin. Quand on appartenait aux navires de l'Etat, il fallait renoncer à la famille. Il comprenait que les filles, aujourd'hui, ne voulussent plus se lier à ces absents. Les marins, s'ils étaient raisonnables, ne devraient se marier que leur retraite acquise. Plus tôt, c'était s'exposer à être

trompé pendant les années d'absence. Il fallait être auprès de sa femme pour veiller au grain. Toutes ces sacrées chattes ne pouvaient se passer longtemps de matou !

X

Les beaux jours, revenus, adoucissaient la tristesse brumeuse des côtes, où les fleurs jaunes des ajoncs se rallumaient. Les yeux à l'horizon, Jeanne rêvait à l'absent. Le cœur gonflé de mélancolie, elle regardait une voile lointaine où les hirondelles, avec leurs cris fuyants, dévider l'écheveau de leur vol. Elle sentait comme chanter en elle les vieilles chansons amoureuses des filles dont les fiancés sont sur la mer.

Son père lui amena un employé de préfecture, M. Lacrosse, dont il parlait souvent avec vanité comme d'une belle relation. Entre deux âges, bouffi, mollasse, presque cagneux, de gros pieds trop en dehors, de petits yeux égrillards, ses doigts gonflés et suants rendaient ses poignées de mains répugnantes. Dès lors, il revint de temps en temps, au cours de ses promenades destinées à réagir contre l'engourdissement malsain du bureau.

XI

Vers la mi-août, François, nommé second maître, accourut au Valais, en permission de quelques jours, fêter ses galons.

La campagne tondue par la moisson, comme le crane d'un jeune soldat, était poudreuse et enlaidie. Dans l'air chaud ondulait, comme des bourdonnements de frelons, les ronflements berceurs des batteuses.

La pêche aux maquereaux occupait les pêcheurs. Dans les auberges, l'on citait les barques qui en prenaient le plus : la Jeune-Eugénie, le Goéland, les Deux-Frères. Une odeur forte de poisson empuantissait les cours, où des hottes séchaient au soleil. Des mouches rôdaient autour des vidures roses et des écailles poisseuses.

Dual vint attendre le retour de son beau-frère, patron de la Jeune-Eugénie, sur un petit tertre, parmi de vieux marins qui guettaient l'arrivée des barques. C'était leur rendez-vous et leur distraction de chaque jour. On causait marine et pêche en lançant du jus de chique abondamment.

Les voiles rousses de la flottille avaient doublé le cap du Roselier. Les plus lointaines se dessinaient en virgules, penchées du même côté sur la page bleue.

Les barques arrivaient, une à une, et se dévêtaient de leurs voiles. Des pêcheurs gravissaient, à l'entrée du bois, un raide sentier, courbés sous les hottes superposées, garnies de maquereaux. Ces jolis poissons, élégants et déliés comme des hirondelles, le ventre pâle, délicatement nacré, le dos vert et bleu d'acier, niellé de raies plus sombres, en forme de signes arabes, étaient rangés la tête en bas; leurs queues dressaient un faisceaux de fins croissants.

S'adressant à Jean, embarqué à bord des Deux-Frères :

— Es-tu content?

— Pour sûr.

— Prends- tu beaucoup de maquereaux?

— Un peu... .

Ce peu était l'une de ces atténuations prudentes qu'on emploie au pays, dans la crainte superstitieuse que d'avouer un succès ne provoque la mauvaise chance.

Le soir, Jeanne s'échappa de chez elle pour rejoindre son fiancé. Son père était absent. Malgré la nuit tombante, se confiant en son respect pour elle, elle suivit Dual dans le bois.

Une obscurité de souterrain noyait le sentier. La senteur humide et terreuse des mousses s'exhalait plus pénétrante. Entre les branches, quelques lumières aux maisons du Légué, sur l'autre rive, piquaient la nuit. Dans l'herbe fanée, un ver luisant à leurs pieds, mettait comme une gouttelette de lune. On entendait le sourd clapotis de la marée. Des voix, s'élevant du chenal, passaient dans le noir avec de vagues claquements de toiles. La flottille du Valais repartait pour la pêche. Parfois dans la zone lumineuse du petit phare, à lueur de veilleuse, une voilure se dressait un instant comme une image de rêve et se perdait dans les ténèbres. Au loin tournait le feu du grand Légeon et tout là-bas, par-dessus le Verdelet, un éclair intermittent jaillissait, lancé par le phare du cap Fréhel.

Sur le frissonnement des eaux chargées de ténèbres, un mousse chantait, peut-être Jean. Cette voix s'affaiblit peu à peu et s'éteignit dans l'immensité. Les bruissements de la flottille s'évanouirent vers la haute mer. Dans le silence du bois, plus grave et plus, recueilli, l'on perçut mieux le murmure ondoyant du flot et le frémissement mélancolique des sapins.

Le pas des fiancés, dans le sentier feutré d'aiguilles molles, était aussi muet que le vol d'une chauve-souris. La forme confuse d'un buisson, dans une

clairière, comme de quelqu'un qui les aurait épiés, leur causa une brusque frayeur. Dual sentit palpiter contre lui le sein ému de la jeune fille appuyée sur son bras. Cette nécessité de se cacher donnait à leurs amours furtives un charme plus profond.

Il murmura :

J'ai appris de ma sœur qu'un monsieur vient chez vous souvent.

— Un ami de mon père... Il ne pense point à moi, Dieu merci. Ce vieux-là n'a pas de quoi vous rendre jaloux.

François voulait la demander à Ressart tout de suite, comme on l'avait projeté, puisqu'il était second maître. D'un ton craintif, qui l'inquiéta, elle le pria d'attendre encore. Si Ressart, mal disposé maintenant, venait à refuser, il les épierait, les empêcherait de se voir, rendrait leur situation plus intolérable.

Son refus exprimé, il s'y entêterait, y mettrait son amour-propre, ne voulant jamais avoir eu tort. Il ne fallait agir auprès de lui qu'à coup sûr. Elle guettait ce moment.

Que Dual la reconduisit sur la route du village. La lune montait du côté d'Hillion, versant sur le paysage endormi sa lumière froide, mêlée de ténèbres. Sur son orbe pâle se découpaient, en dentelles noires, les ramures d'un vieux pommier. Un chat-huant jeta son rire fou. On eût dit une raillerie sinistre.

XII

Chez la Fanchon, où il était venu faire ses adieux, car il partait le soir même, une grosse commère, dont l'haleine puait l'alcool, confiait ses maux à sa voisine.

Elle avait vu un médecin qui n'y entendait goutte : il lui défendait l'eau-de-vie, comme si son métier de chien pouvait se passer de ce secours-là ! Elle était allée trouver une rebouteuse, celle qui guérit du « carreau » l'enfant de la Louchette, « respect de vous », par une rate de mouton, mise à pourrir sur son ventre...

Il ferait bien de consulter aussi la rebouteuse, le père Ressart, vu qu'il changeait beaucoup et paraissait en train de perdre l'esprit. Au moins, si on l'enfermait dans une maison de fous avant qu'il donnât sa fille à un vieux saligaud de ses amis, comme on le racontait. Il l'aurait vendue pour fricoter.

Cette conversation, malgré les récentes protestations de Jeanne, remplit Dual d'anxiété. Partir, abandonner sa fiancée dans de telles circonstances !

Loin d'elle, il ne vivrait plus, il s'imaginerait les pires complications; il la verrait circonvenue, trompée, faiblissante, torturée par une brute, menacée du même sort que sa mère. Pour la première fois, l'asservissement professionnel, qui l'arrachait à la défense de son amour eu un tel moment, le révoltait. C'était à désert.

Il exprima cette folle tentation devant Fanchon, quand ils furent seuls. Elle le chapitra maternellement. Comme un brave garçon, il ferait son devoir; il ne commettrait pas un coup de tête qui le séparerait pour toujours de ceux qui l'aimaient; il ne perdrait pas ces galons par où il se rapprochait de Jeanne. Qu'il se confiât à sa fiancée. Elle ne méritait pas qu'il doutât d'elle ainsi. Fanchon restait pour les défendre tous deux. Elle pourrait voir Jeanne, sans éveiller la défiance du père, et agir plus efficacement que Dual lui-même, dont la présence au Valais n'aurait peut-être servi qu'à compliquer la situation.

XIII

Au village, sous le ciel lourd, les dernières batteries achevaient de broyer la paille blonde, qui sentait comme une poudreuse odeur de cuisson. Les cornes des fourches voletaient, la saisissaient et l'entassaient en meules. Dans le vacarme, filles et garçons se démenaient gaiement. Le grondement rageur de la machine, assourdi aux grosses bouchées, redevenait ensuite plus grave et plus sonore.

Médiocre laboureur, à qui la bêche pesait plus que l'aviron, Jean poursuivait la pêche aux maquereaux. C'était passionnant de voir, à l'aube, dans la transparence de l'eau verte, sans cesse balancée, passer, en dessins uniformes, leurs légions qui ondulaient. Des lueurs, se jouaient sur leurs ventres nacrés et leurs fines zébrures. Leur grouillement muet et continu donnait le vertige. Cela ressemblait à un foisonnement de fleurs mystérieuses, agitées par la houle. Jean, le cerveau embrumé de rêve, pêchait d'un mouvement machinal. A tout moment, ses doigts serrant la ligne percevaient la secousse frémissante d'un nouveau poisson qui s'accrochait.

Maintenant qu'il était enrôlé, il traînait ses bottes avec le déhanchement nonchalant d'un loup de mer. Fanchon, moitié souriante, moitié mélancolique, le voyait lui échapper. Classé dans la vigoureuse pépinière où la marine prend ses meilleures recrues, désormais il appartenait à l'Etat, qui l'enverrait, à son tour, dans les mers lointaines.

Cédant à ses instances, elle eut la faiblesse de permettre qu'il s'embarquât comme mousse à bord d'un pilote; mais le patron était habile et prudent. Et

puis qu'est-ce que vous voulez ? Personne n'échappait à sa destinée, et le danger savait bien vous surprendre n'importe où.

Jeanne promenait ses rêveries sur les tertres déserts où frissonnaient des scabieuses. Des fenouils à senteur anisée dessinaient leurs longues tiges élégantes sur le fond vaporeux de la baie, avec la grâce fine de certaines décorations japonaises. Des terriers de lapins trouaient le sol, dont l'herbe rase se parfumait de serpolet. Les rochers couleur de ruine qui fortifiaient les falaises contenaient, dans leurs fentes, des perce-pierres que, parfois, arrosait la poussière salée des vagues.

L'automne s'écoula. Les lointains prirent une mélancolie profonde. Les jours tristes arrivèrent, de longues pluies rayèrent les horizons. Les caravanes des « cocouses », interrompues par les chaleurs, recommencèrent de gratter les sables, où les corbeaux s'abattaient, après elles, pour glaner.

L'hiver assombrit les côtes, y ramena des hordes d'oiseaux à cris rauques, qui unissaient leurs plaintes à celles des vagues. Des nuées de deuil pesaient souvent sur l'horizon. Le soir et au lever du jour les oiseaux migrateurs qui peuplaient les marais d'Yffiniac poussaient des clameurs sauvages, appels de rassemblement. La nuit, des vols passaient de voyageurs invisibles, promenant dans l'espace des cris de tristesse et de famine, des gémissements mystérieux d'âmes en peine. Parfois, c'était comme le sinistre grincement du char de la mort qu'on entend en Bretagne.

XIV

Une jonchée de neige blanchit le village. Les maisons frileuses soufflaient de petites fumées dans le ciel assombri. Des grives engourdies voletaient le long des haies. Canards sauvages, pluviers à cris de clairon, vanneaux à livrées de deuil, les ailes arrondies par le bout, se réfugiaient dans les vallées. La grand'mère Navour recevait tout de même la visite de ses petits-enfants dodus et rougeauds, empaquetés dans leurs chauds vêtements comme dans une bouffissure de plumes. Le nez humide, ils s'amusaient à se faire des « bottes » avec les couches de neige qui collaient à leurs sabots.

La belle vache blonde de tante Laluctte ne quittait plus l'étable chaude, pleine d'une buée à senteur de fumier, et sa maîtresse avait tout le loisir de parachever ses suprêmes affutiaux.

Dans les auberges, la Brûlée et la Michaud se réchauffaient à leur façon, attendues au logis sans feu par des enfants sans pain. Parfois, au seuil du cabaret, dans la nuit, derrière la vitre, sur le sol neigeux, une fillette maigre et

grelottante guettait leur sortie, sa jupe relevée sur la tête, innocente victime de l'alcool qui faisait dans le bourg tant de malheureux.

Avec beaucoup de précautions, Jeanne voyait Fanchon pour recevoir des nouvelles de l'absent. Les jours de tempête, elle prêtait une oreille anxieuse aux clameurs des vagues. Les mains sur le front, elle priait longuement dans le calme grave de l'église, devant la Vierge aux plis raides et dont la bouche sereine souriait. Elle visitait le bois endeillé par l'hiver, rêvait devant les horizons profonds comme devant le gouffre mystérieux et insondable de l'avenir. Les rameaux lourds des sapins soupiraient, le vent, sifflait aux branches dévêtues des taillis; elle s'enfonçait dans un sentier perdu, le pas entravé par le froufrou mélancolique des feuilles mortes.

En revenant de la ville, son père lui annonça brusquement que Lacrosse la demandait en mariage.

— Mais...

. — Point de mais. Tu l'épouseras, il le faut.

Il avait à Lacrosse de grandes obligations, lui devait beaucoup d'argent, sans pouvoir s'acquitter. Les billets qu'il lui avait souscrits étaient payables à la Toussaint prochaine. D'ici là, Jeanne aurait le temps de réfléchir et de s'habituer à ce mariage.

Etre saisi, lui un ancien premier maître de marine, Ressart aimerait mieux se tuer !

XV

Vers la fin de janvier, François, qui était toujours à Brest, obtint une permission de quelques jours, sous prétexte de régler une affaire de famille. Fanchon, sans savoir toute la gravité de la situation, sentait croître le danger et n'avait pu lui dissimuler ses inquiétudes. Jeanne, dans une entrevue furtive, lui avait avoué que son père voulait la marier avec Lacrosse, un dépravé qui n'avait dû, disait-on, qu'à une intervention puissante d'échapper aux poursuites pour une affaire de mœurs. La pauvre enfant semblait terrorisée à en perdre la tête. Les parents manquaient à leur devoir en ne l'arrachant point à ce père dégradé. Mais peut-être exagérait-il ses menaces, voyant l'effet qu'elles produisaient, pour ployer à sa volonté cette enfant trop impressionnable... .

Dual s'indignait de cette faiblesse : la passion le rendait injuste. Quoi? Jeanne n'avait pas le courage de défendre leur légitime amour, d'avouer un fiancé digne d'elle ! Le forcer à se cacher, comme si lui aussi redoutait ce

lâche tortureur de femmes : quel rôle honteux elle lui imposait dans sa terreur puérule! Si elle l'eût aimé, elle n'aurait pas tant ménagé ce méprisable père, aurait passé outre à leur mariage ; entre le bourreau de sa mère et Dual, elle n'aurait pas hésité.

— Ne la tourmente point, conseillait Fanchon. Plus tard, tu le regretterais...

Elle n'était pas cause si elle s'affectait à ce point. Il verrait combien elle était changée. Elle méritait plus la pitié que les reproches.

Vainement, il guettait une entrevue avec elle; elle semblait s'y dérober. Se sentait-elle coupable, n'osait-elle affronter une explication! Et tandis qu'on le fuyait, on recevait l'autre! Cette pensée, l'humiliait et l'exaspérait.

Il erra par le village. Le vent, qui s'était élevé, échevelait la paille des meules. Devant une porte, un marin coupait tranquillement les cheveux à un pêcheur, qui avait sur les épaules un sac en guise de peignoir.

Avec une pâleur qui lui glaça brusquement le visage. Dual se trouva en face de Jeanne. Elle revenait de l'église; sa jupe claquait comme un drapeau. Elle regarda autour d'elle avec effroi. Ils étaient dans une ruelle déserte, entre des murs de jardin. Des balayures s'envolaient; plus loin, des ardoises s'écrasèrent sur la chaussée !

Il s'écria d'un ton amer :

— Pourquoi me fuyez-vous ?

— Si mon père nous rencontrait !...

Vous ne savez pas ce que je souffre...

— Et l'autre, vous le recevez !

— C'est mon père qui le reçoit... Il arriverait un malheur s'il découvrait !...
Je vous en prie...

Exalté, se méprenant sur ses dispositions, il s'abandonna à un mouvement, de colère. Puisqu'elle souffrait tant de leur engagement, il lui rendit sa parole.

Il s'était attendu qu'elle protesterait : elle se tut. Elle ne paraissait pas l'entendre; de grosses larmes lui montaient aux yeux; elle étouffa un sanglot. L'approche d'un passant l'effraya; elle s'enfuit, laissa Dual bouleversé de ce qu'il avait fait, le regrettant déjà, se rappelant trop tard les recommandations de Fanchon.

Il se reprocha d'avoir commis une faute irréparable, tout perdu par sa folle jalousie, torturé cette pauvre fille, si malheureuse à cause de lui.

XVI

IL redescendit vers la maison de Fanchon, pour la prier d'intervenir et de les réconcilier.

Le vent d'orage croissait. Cette bourrasque était en harmonie avec le tumulte de son âme. Courbé contre le vent, il s'avavançait avec une sorte de violence. A quelque distance, des gens crièrent, avec des gestes, quelque chose qu'il ne put comprendre. Dès branches de pommiers se brisaient; des enfants, revenant de l'école, s'amusaient à se sentir poussés par une force invisible et à poursuivre des chapeaux envolés. Un ancien marin regardait la mer en hochant la tête.

La maison de Fanchon craquait comme un vieux navire. La porte n'était pas fermée à clef; Dual entra. Au logis, il n'y avait que le chat noir. Effaré, il s'était blotti sous une armoire, où ses yeux mettaient comme deux tisons. La demi-obscurité de la pièce basse, aux poutres enfumées, s'emplissait d'une sinistre tristesse. Une nouvelle inquiétude, serra le cœur de Dual, qui, jusqu'ici, n'avait pensé qu'à ses propres chagrins: Si Jean était en mer !...

Il savait retrouver Fanchon à cette extrémité du bois où tant de femmes vont, les jours de tempête, guetter le retour des barques qui portent leurs affections et leur gagne-pain. Les arbres secoués brutalement ployaient à se rompre, comme des mâts chargés de toiles. Les ramures ondoyaient follement, telles des flammes qui se tordent. Le vent enragé hurlait et sifflait, uni au grondement de la mer, au fracas des vagues contre la proue de rochers.

Au bout du promontoire, des groupes anxieux regardaient quelque chose de frêle, comme un insecte surpris par un débordement, se débattre dans les bouillonnements et les remous périlleux des bas-fonds. La masse d'eau bouleversée, d'une couleur effrayante, était crevée d'écumes qui bondissaient. Des nuées sombres, en loques, fuyaient éperdues comme les escadrons d'une dérouté.

Deux ou trois barques étaient parvenues à doubler la pointe du phare et à se réfugier dans le chenal, où le bouclier d'une jetée brisait fa violence des vagues. Restait un bateau luttant encore dans la zone périlleuse. Sa voile à demi baissée le courbait à le déraciner du flot qui le soulevait comme un brin d'algue. Le souffle des spectateurs restait suspendu comme au moment où un acrobate risque quelque « saut de la mort ».

On s'exclama :

— Il va passer!...

Mais un cri aigu sortit des entrailles d'une mère. Au moment décisif, une fausse manœuvre, un coup de barre trop brusque, jeta la barque contre des rochers, au pied du phare.

La voile battit en aile blessée. L'agonie du bateau fut brève; il ne resta plus bientôt qu'un débris informe roulé par les flots. Les hommes purent se sauver à la nage; seul Jean, après s'être un instant débattu, coula sous les yeux de sa mère.

Au risque de leur vie, Dual et son beau-frère, dans un canot, cherchèrent à l'entrée du chenal parmi les ruades des vagues. Ils revinrent trempés, étourdis, le cerveau plein de formes vacillantes et de grondement, obsédant, n'ayant aperçu que des algues et un aviron qui flottaient.

XVII

Le lendemain, Dual retourna chez Fanchon. Tante. Lalurette, après l'avoir veillée, lui tenait compagnie. Sans bruit, comme dans une maison mortuaire, elle vaquait à de menus soins, pourvoyait aux exigences de la vie qui s'imposent jusqu'au milieu des deuils. La vieille horloge, qui avait marqué tant d'heures paisibles à la mère et au fils, dans leur douce intimité à jamais brisée, continuait son branle grave, qui avait maintenant quelque chose de fatal et d'implacable.

Fanchon se tenait accroupie auprès de la cheminée, les mains, ouvertes sur les genoux, la tête contre la pierre froide du mur, dans, une posture d'accablement et de désespérance infinie. Ses cheveux gris en désordre lui retombaient sur le front.

Entrée avec précaution, ses sabots déposés, sur le seuil, une voisine vint parler à l'oreille de tante Lalurette. Se soulevant faiblement, Fanchon demanda avec une profonde altération dans la voix :

— On l'a trouvé ?

Un signe affirmatif lui répondit.

Le courant, comme d'habitude, avait entraîné le corps du mousse au trou du Groin. Des «arouelleurs», en visitant leurs lignes, l'avaient découvert à la marée basse et déposé dans une petite anse, plus haut.

Redressée par un retour d'énergie, Fanchon dit qu'elle irait le chercher elle-même avec sa charrette.

— Laissez-moi. Je n'ai plus longtemps à voir sa pauvre figure qui va pourrir.

Elle voulait prendre doucement dans ses bras et ramener sous leur vieux toit, pour quelques heures, son enfant sans vie, comme si le sort de l'infortuné eût été adouci par ces derniers soins maternels. Elle s'obstina, on dut céder.

Dual l'accompagna.

La charrette avança lentement sur la grève mouillée, laissant derrière elle la double trace de ses roues. La tempête avait cessé; le calme qui lui succédait paraissait étrange, comme un peu craintif. Des crinières d'algues jonchaient le sol, profondément raviné par endroits, comme bouleversé par le piétinement d'une bataille. Le lit des principales « filières » était déplacé.

L'ânesse cheminait, la tête basse, avec l'air de sentir et de partager le deuil de sa maîtresse. On s'avancait, en silence, vers les côtes d'Hillion et la pointe de l'Herme, voilées de leur éternelle mélancolie. Fanchon avait mis la cape de deuil qu'elle portait à la mort de son mari.

XVII suite

Dans le silence morne, la mer repliée au loin, encore orageuse, gardait un murmure grossi comme les derniers grondements de sa colère. De grands oiseaux pâles, pilleurs d'épaves, se réjouissaient, avec des cris sauvages, des proies nombreuses que la tempête leur avait préparées. Le vent tombé, les nuages avaient cessé leur course folle vers un but mystérieux. Un recueillement de tristesse dominait, le vaste horizon, les côtes ternies, les sables découverts, les eaux troubles que les « filières » dégorgeaient.

L'essieu de la charrette menait un grincement, plaintif. L'ânesse eut de la peine à franchir, un bras d'eau, la barrière d'un courant. Dual se rappela, avec une impression poignante, cette promenade où Jean, alors si insouciant et si heureux, courait autour d'eux en ces mêmes endroits, à côté de ce sinistre trou du Groin, près duquel aujourd'hui, on allait chercher son cadavre.

Il devait être là, dans cette anse où l'on distinguait un petit groupe autour, de quelque chose d'étendu sur un amas, de coquilles blanches, comme sur des pétales de fleurs marines.

Il gisait très calme, les cheveux collés au front, la tête nue, avec une légère écorchure près la bouche, au frottement de quelque roche. Un peu d'eau ruisselait du noyé, goutte à goutte. Les crabes n'avaient pas eu le temps de lui

ronger le visage. La face était légèrement bleuie. Les paupières mi-closes laissaient entrevoir le blanc vitreux de l'œil, et le bord de la prunelle figée. Une sorte de sourire étrange découvrait un peu les dents. Les petites mains travailleuses et adroites, calleuses déjà, reposaient sur les coquilles, et les pieds, l'un déchaussé, retombaient, la pointe en dedans.

La mère du mort s'agenouilla et le pressa sur son sein flétri, d'un geste farouche.

XVIII

Le cimetière où Jean fut enterré, cimetière marin, fleuri de coquilles, domine la baie. Beaucoup de ses morts y promènèrent les sillons de leurs barques. Celles de leurs descendants labourent encore la nappe d'eau qui s'étend là-bas entre les côtes, comme un lac immense et mélancolique. Une floraison de croix noires et blanches jaillit des tombes. Le vent de la mer, qui pousse les voiles lointaines, agite les cyprès. Les bruits familiers du village envoient comme un souvenir intime à ceux qui dorment dans la terre des ancêtres.

Dans la foule accompagnant le petit cercueil, Jeanne vint embrasser Fanchon. Dual l'entrevit un instant, avec un surcroît d'amertume : il lui semblait que ce fussent ses rêves amoureux qu'on enterrât.

Il lui fallait encore repartir, en pleine crise. Il n'aurait plus personne pour le représenter et le défendre. Comment, en un tel moment prier Fanchon d'intervenir? Jeanne sans doute, le prenant au mot, acceptait la rupture, ne voudrait plus renouer. De retour à Brest, Dual, probablement, serait envoyé en Chine pour deux ans au moins. Quand il reviendrait, il la trouverait mariée.

XIX

Suivant l'usage, Jeanne, la veille de la Toussaint, était allée au cimetière parer la tombe de sa mère, y déposer de beaux chrysanthèmes blancs, dont le vague parfum amer restait à ses doigts comme une senteur funèbre. Le cimetière était rempli de parents qui nettoyaient et ornaient les demeures de leurs morts. Tante Lalurette, plus courbée, mâchonnait des prières. Grand mère Navour était accompagnée d'un de ses petits fils qui ratissait, avec zèle du sable devant un tombeau. La tombe récente de Jean, protégée d'une croix blanche, était naïvement ornée de coquilles fines et roses, fleurs des grèves convenant à la sépulture d'un marin.

— D'où viens-tu ? demanda Ressayt à sa fille quand elle rentra.

— Du cimetière.

— Y choisir ma place ?

Les yeux anxieux de Jeanne demandèrent une explication.

Il répondit :

— Car de toi dépend que je vive ou que je meure.

Son ton était exalté et sombre, empreint d'une sorte de solennité. Il avait mis une vieille redingote d'uniforme, et le ruban de la Légion d'honneur lui tachait la poitrine comme du sang.

En termes polis mais nets, Lacrosse lui avait écrit pour lui demander son argent, au cas où il aurait le regret de ne pas épouser Jeanne.

— Quand on a ça à la boutonnière, dit Ressart en portant la main à son ruban, on ne peut pas subir certaines hontes... Ne tremble pas, je ne te ferai aucun mal. Je ne tuerai que moi. Je te débarrasserai d'un père qui te gêne. Tu pourras, quand je ne serai plus, épouser qui tu voudras.

Elle supplia :

— Laissez-moi me faire religieuse.

Il resta implacable.

— Si dans dix minutes tu n'acceptes pas ce mari, ce sera ma mort que tu auras prononcée. Tu es libre. Choisis.

Dans son regard violent, elle lisait une volonté inébranlable. Quelle atroce ironie de lui dire qu'elle était libre ! Est-ce qu'elle pouvait condamner à mort un père, même celui-là ? Le misérable savait bien qu'elle céderait. Il ne tuait que son bonheur, à elle.

XX

Le jour de la Toussaint, Lacrosse vint faire sa cour. Jeanne avait l'air d'une morte. Devant elle, malgré son impudence, il restait gêné. Je ne sais quoi de tragique le glaçait et l'inquiétait. Les lèvres pâles de la jeune fille ne semblaient plus jamais pouvoir sourire. Les glas de l'église, comme un vol noir de corbeaux, répandaient dans l'espace une gravité funèbre. Dans les arbres dévêtus, quelques feuilles séchées frissonnaient tristement. Une douceur désolée se dégageait de la campagne plus déserte et plus silencieuse. Sous la fenêtre passa lentement, avec un piétinement sourd et des chants de deuil coupés de silences recueillis, la procession des morts se rendant au cimetière. Jeanne aurait voulu y dormir, anéantir le cauchemar de la réalité.

Ressart était devenu plus irascible, plus querelleur, comme si, mécontent de lui-même, il eût cherché à se soulager en épanchant sur les autres sa méchante humeur, à diminuer ses propres torts en trouvant les autres non moins fautifs.

Lacrosse, qu'il avait si fort ménagé jusqu'ici, n'échappait plus à cette irascibilité. On eût dit qu'ayant acquitté sa dette en lui livrant sa fille, il ne craignait plus de le blesser et rejetait sur lui la responsabilité afin d'alléger sa conscience. Parfois il le regardait avec une expression inquiétante, comme sur le point de tourner contre son futur gendre la violence qui couvait en lui. Pour l'apaiser, Lacrosse, le prenant par son faible, le menait à l'auberge noyer ses remords.

Chez Ressart les ravages de l'alcoolisme se manifestaient davantage. Ses regards fixes étaient d'un fou; un tremblement de machine qui se détraque l'agitait. Il avait peine à porter un verre à ses lèvres et on l'entendait trembloter contre ses dents. Sa mâchoire gardait une contraction de violence. Les polissons du village n'osaient plus ricaner derrière lui, effrayés par la flamme sombre de son regard absorbé. Souvent il se retournait d'un air de méfiance et murmurait des menaces à l'adresse d'ennemis invisibles. .

XXI

Un soir, il ne rentra pas. Plus d'une fois il avait déjà passé dehors; on ne savait où, des nuits d'ivresse.

Au matin, sa fille alla à sa recherche, du côté des auberges. Dans une ruelle, un porc ouvert, pendu sur une échelle, montrait la rayure rouge des côtes marbrées de graisse. Le poil raclé découvrait une peau lisse de menton frais rasé. Une femme, les bras nus et haut gantés de pourpre, remuait dans une bassine un sang épais et chaud où saillaient des cloches. On lavait l'écheveau flasque des boyaux, et un enfant gonflait une vessie encore gluante.

— Avez-vous aperçu mon père? demanda Jeanne à voix basse, l'air honteuse.

Personne ne l'avait vu.

Plus loin, une rumeur inquiéta la jeune fille. Quelques gamins couraient vers un spectacle qui les attirait. Deux hommes portaient sur une civière un cadavre qu'on venait de découvrir dans une douve. Un drap lui cachait le visage, un bras retombait et ballottait.

Dans les ténèbres de la nuit et le trouble de l'ivresse, Ressart avait dû perdre son chemin. Une congestion l'avait assommé. D'abord on crut qu'il

dormait d'un lourd sommeil d'alcool. Plusieurs passants avaient poursuivi leur route sans s'arrêter. Enfin quelqu'un, le tirant par la manche et lui soulevant le visage, constata qu'il était mort.

Le lendemain de l'enterrement, Lacrosse vint voir sa fiancée. Silencieusement, elle lui rendit sa bague. Comme il la refusait, elle la jeta par la fenêtre. Il s'éloigna penaud en proférant des menaces.

On pouvait tout vendre, Jeanne quitterait la maison et se réfugierait à Montbareil, près d'une tante, religieuse. Les chagrins et les déboires la poussaient à se retirer du monde. Délivrée d'un fiancé, l'autre perdu, il ne lui restait que Dieu.

XXII

Au bord d'une ruelle, dans un vieux quartier de Saint-Brieuc, le couvent de Montbareil étendait sa façade morte; les fenêtres, à demi voilées par des volets de prison, ressemblaient à des yeux bandés.

Une porte à judas s'ouvrit à Dual, revenu de Brest quelques mois plus tard, n'ayant pas été envoyé en Chine, contre ses prévisions. Il parla avec la Sœur tourière, qui promenait à sa hanche le cliquetis d'un chapelet. Jeanne était sa cousine, il avait un besoin urgent de la voir pour affaire de famille.

Il attendit longtemps, dans un petit parloir qui ressemblait à un cachot. Sur le mur, blanchi à la chaux, était tracée une sentence pieuse. Une odeur de renfermé et de vieilles boiseries y dormait. Des gravures de piété vieillottes représentaient un Enfant Jésus et une sainte Vierge. Devant des chaises, de petits tapis fanés invitaient les pieds des visiteurs à respecter le plancher ciré avec un soin religieux.

Derrière une double grille voilée d'un rideau de coton, un vague remuement de chaises et une toux étouffée indiquèrent que l'audience allait commencer.

Avec un grincement d'anneaux sur la tringle, le rideau s'écarta et Dual, ému, revit Jeanne en noir, le visage très pâle, ses beaux yeux tristes fuyant les siens. Dans un angle se tenait, presque invisible, sa tante, la religieuse, voile baissé, cherchant à affermir sa voix, Dual commença:

— Vous m'aviez promis...

— Pardonnez-moi, implora-t-elle. Pour sauver mon père, j'étais forcée...

— Quand vous étiez libre, vous m'avez accepté pour mari. A présent, vous êtes libre encore, je l'espère?

— Oui, elle est libre, intervint la religieuse. Il serait déplorable, Jeanne, qu'une fausse vocation vous retînt ici...

J'ai des renseignements excellents sur M. Dual.

— Vous croyez que je peux encore ?... murmura la jeune fille défaillante.

Dual devina que la religieuse souriait.

XXIII

Quelques mois s'étaient écoulés. Dual et sa jeune femme se promenaient sur les côtes du Valais. Ils ne rencontraient autour d'eux que sympathie et cordialité. La sœur et le beau frère leur faisaient fête; Fanchon oubliait son deuil pour leur bonheur; grand'mère Navour et ses filles les « cocouses » les regardaient avec complaisance; tante Lalurette leur souriait de ses longues dents jaunes et branlantes. Avec une effusion mêlée d'une sourde mélancolie, l'âme comme endolorie encore par leurs longues épreuves, ils jouissaient de ces moments fugitifs d'un bonheur trop plein pour être durable. Tous deux, sans se l'avouer, avaient le sentiment que cette trêve serait brève. La vue de Fanchon aurait suffi à leur rappeler la fragilité des bonheurs les plus humbles. Bientôt, Dual repartirait pour le service, abandonnerait sa jeune femme, au deuil des longues séparations. Il redeviendrait l'absent, l'absent vagabond que les siens entrevoient à peine durant des années, que parfois des immensités séparent de la famille, de la petite patrie, du coin aimé où dorment les ancêtres, où vivent leurs descendants, où la moitié de votre être vous attend avec langueur, où la jeunesse de la femme se consume dans un veuvage intermittent, que trop souvent une maladie, un accident, la catastrophe d'un sous-marin changent en un veuvage éternel.



De nouveau, ils parcoururent ensemble ce bois de la Tour, associé à leurs rêves tendres. Des fillettes ramassaient de l'herbe au bord des sentiers. A travers les branches, on apercevait les rochers où s'était noyé l'unique enfant de la veuve; plus loin, les côtes effacées de l'Hermo avec le sinistre trou du Groin. Aujourd'hui, la brise était calme et les ramures du bois murmuraient avec douceur au pied de la tour grise, immuable au-dessus du vaste paysage. La mer était haute, sa nappe bleue frissonnait faiblement, les goélands souples et graves dessinaient de grandes courbes au dessus de cette mer incertaine qui fait vivre et mourir, à présent paisible et berceuse.

Henry Maisonneuve.

Fin